

Rosalba ou les deux Amours

ÉPISODE DE LA RÉBELLION DE 1837

Illustrations de Edmond-J. Massicotte

(Suite)

—Edgard Martin, dit le cultivateur d'une voix rude et toute tremblante d'émotion, vous aimez ma fille et elle vous aime. Jusqu'à, c'est bien. Mais quand vient la question du mariage, il faut réfléchir. J'entrevois ce beau jour avec autant de plaisir que vous-même, mais maintenant....

Un silence de mort régna dans le salon.

Varny tira de sa poche un journal, le déplaça, et, indiquant un certain passage, le donna à Edgard.

—Vous étiez à l'assemblée de Lacadie, Edgard ?

—Oui, monsieur, j'y étais, répondit le jeune patriote, qui ne saisissait pas encore bien la situation.

—Et vous avez voté en faveur de cette résolution contre les bureaucrates ?

—Oui, monsieur. Et pourquoi pas ?

—Eh bien ! monsieur, je suis un de ces bureaucrates détestés, dit Samuel Varny avec un sourire amer.

—Impossible ! dit Edgard abasourdi.

—Jusqu'à présent, je n'ai pas cru devoir le reconnaître, mais je dois le faire aujourd'hui.

—M. Varny, reprit le jeune homme avec une profonde émotion, j'ai souvent entendu formuler contre vous cette accusation et bien d'autres, mais je ne les ai jamais crues. Maintenant même, je ne puis en croire vos propres paroles.

—Il faut les croire, Edgard.

Le jeune homme se frappa le front avec désespoir, pendant que Varny attirait à lui sa fille qui sanglotait.

—Cette scène est trop pénible, Edgard. Coupons court. Nos opinions sont libres. Je ne vous blâme pas. Mais, tous les deux, nous devons avoir de la prudence. Je suis responsable du bonheur de mon enfant. Remettons toute l'affaire. Au train dont les choses vont, une crise est imminente. Je vous souhaite du succès. Si, au jour du conflit, l'adversité vous visite, venez ici, ma maison vous est ouverte, et ma fille deviendra votre femme. Si, au contraire, vous réussissez à triompher des bureaucrates, ma fille, Rosalba, décidera elle-même comment elle devra agir à votre égard. Jusqu'alors, remettons-nous-en à la Providence.

Durant tout ce discours, Edgard était demeuré fixe comme une statue devant M. Varny. Il était pâle, et ses yeux brillaient d'un éclat sauvage. Evidemment, il venait de prendre une résolution désespérée, et faisait des efforts pour l'exprimer.

—Je n'aurais jamais cru que les choses en viendraient à ce point, dit-il. Mais si j'abandonnais toute participation à ce mouvement, au prix de la main de mademoiselle pour ce sacrifice, qu'advierait-il ?

—Vous l'auriez immédiatement, Edgard, répondit-il d'un air triomphant.

Durant cette pénible entrevue, Rosalba n'avait pas dit un mot. Son tour était venu de parler. Se levant, elle étendit les bras comme pour s'interposer entre Varny et Edgard.

—Non ! dit-elle, cela ne sera pas. Vous avez vos principes, Edgard, restez-y fidèle. Votre pays avant tout. Je vous attendrai jusqu'à des jours meilleurs. Les femmes doivent souffrir et attendre, c'est leur partage en ce monde.

—Elle a raison, murmura le vieillard en baissant la tête.

Edgard ne dit rien, mais il contemplait avec orgueil la jeune fille rouge d'émotion.

De ce moment, l'entretien ne fut plus qu'un échange d'expression de regret et de chagrin. La question principale avait été sommairement réglée, il ne restait plus qu'à se répéter les sincères protestations de fidélité et à se dire un cruel adieu.

Une demi-heure plus tard, Edgard Martin avait quitté la maison de M. Varny. De nouveaux horizons s'ouvraient à lui dans la vie. Tout en enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il caressait les projets les plus étranges. Il était résolu à se jeter tête baissée dans le mouvement révolutionnaire et à ne s'arrêter que quand il croirait avoir accompli sa tâche. Rosalba le lui avait permis. Bien plus, elle le lui avait ordonné.

A mi-chemin, il s'arrêta pour prendre un peu de repos. Il était devenu plus calme, et écrivit le billet suivant :

TRÈS CHÈRE ROSE,

Ce qui est différé n'est pas perdu. Les épreuves que nous aurons subies ne feront qu'augmenter notre amour. Il durera d'autant plus longtemps et sera d'autant plus fort qu'il a été rudement éprouvé au début. Courage et patience ! Quoi qu'il advienne, je serai toujours

Votre affectueux et dévoué,

E. M.

Toute la vie n'est qu'une suite d'illusions, et l'espérance est la plus douce de toutes. Sans l'espoir qu'il exprimait dans ce billet, Edgard n'aurait jamais pu accomplir ce qu'il fit, ni souffrir tout ce qui l'attendait.

CHAPITRE VII

SAINT-DENIS

Le mois de septembre était arrivé, apportant des signes certains d'un conflit inévitable. Les cultivateurs avaient amassé leurs récoltes. Leurs familles étaient pourvues de provisions, et ils pouvaient entreprendre une longue campagne d'hiver.

L'hésitation qui existait au début dans le camp des insurgés était finie. Debartzch, à la maison duquel, à Saint-Charles, on avait adopté un projet de gouvernement provisoire, tourna le dos au danger et se réfugia avec sa famille à Saint-Ours. Papineau et O'Callaghan s'opposaient énergiquement à toutes manifestations militaires, pré-



—Non ! dit-elle, cela ne sera pas. —Page, 604, col. I

tendant que le pays n'était pas préparé. Mais on ne les écoutait pas. Les esprits ardents et enthousiastes comme Nelson, Brown et d'autres, dominaient les masses, et leur cri de ralliement était : " Aux armes ! "

On s'est souvent demandé pourquoi Saint-Denis et le village voisin de Saint-Charles avaient été choisis pour rendez-vous et quartiers-généraux des partis.

Stratégiquement, la position était mauvaise, parce qu'on pouvait l'attaquer aisément de front, en faisant sortir les garnisons de Sorel et de Chambly, et qu'elle n'offrait pas de chance de retraite, en arrière, à travers la zone étroite des cantons de l'Est qui la sépare avec les États-Unis.

La réponse à cette question est bien simple. Ces points étaient choisis sans aucune délibération, uniquement parce que Nelson, l'âme du mouvement, résidait à Saint-Denis.

Wolfred Nelson était un homme supérieur. Ses partisans se tenaient serrés autour de lui avec cette confiance qu'inspirent toujours les grands talents et un noble caractère.

Les autorités éprouvaient naturellement une certaine répugnance à relever le gant qui leur avait été jeté. D'abord, les troupes régulières étaient en très petit nombre dans le pays, trop peu nombreuses s'il y avait un soulèvement général. Ensuite, une démonstration hostile pouvait augmenter l'exaspération au lieu d'inspirer la terreur. Pendant longtemps, le gouvernement crut donc devoir agir prudemment et avec patience. Mais vers la fin d'octobre, il résolut tout-à-coup d'employer l'énergie. Le plan de campagne était excellent. On devait attaquer les insurgés sur plusieurs points à la fois, les circonvenir et les forcer de se rendre en masse.